

Le Lien : *Comme éditeur, comme libraire, comme auteur, vous avez contribué, depuis trente ans, à façonner le paysage généalogique et historiographique français. Cela n'est sans doute pas uniquement dû au hasard. Vous est-il possible de l'expliquer ?*

Pierre-Marie Dioudonnat : La passion de l'histoire, et de la généalogie qui en est une des portes, m'est venue précocement et je la porte, pourrait-on dire, dans les gènes. Je sortais à peine de l'enfance que le gouffre du passé me fascinait et que je succombais à ses vertiges ; c'est un peu comme l'appel des grands espaces, mais il s'agit du temps. Mon grand-père paternel s'étonnait que je me fasse offrir, à onze ans, le premier volume de l'*Histoire universelle* de la Pléiade qui venait de paraître. Vers la même époque, je m'essayais, en compulsant le *Larousse* familial, à reconstituer l'arbre généalogique des Capétiens, exercice où je n'étais ni le premier ni le dernier à me risquer. Je retrouverai plus tard, dans la bibliothèque de la maison de famille, un tableau des branches de la dynastie royale rédigé par mon grand-père maternel, peut-être à l'âge où j'avais moi-même tenté l'expérience. Ce ne sont pas de trop épisodiques contacts qui avaient pu m'influencer et m'orienter sur cette voie : cette communauté d'intérêt prouvait qu'il était simplement inscrit dans notre hérédité. Le goût pour la généalogie n'est d'ailleurs pas le seul que, sans avoir rien fait pour cela, il m'ait transmis.

Il était issu d'une lignée de notaires picards, et l'apport picard est quantitativement le plus important dans mon ascendance. On y rencontre ensuite des Juifs russes, négociants et médecins, des sabotiers tourangeaux, des brasseurs ardennais, etc... Quant au legs des paysans vellaves qui, aussi loin qu'on remonte dans l'état civil, s'appelaient Dioudonnat, même si un curé de l'époque des lumières, jacobin avant l'heure, prétendit « franciser » leur nom en Dieudonné, il ne se mesure pas à la proportion de leur sang qui coule dans mes veines ; en me donnant leur nom, ils ont doté mon identité de son squelette, ils me permettent de me tenir debout.

Le Lien : *En fait de noms, vos travaux se sont largement focalisés sur les noms à particule. Doit-on voir aussi, dans cette direction, l'avatar d'une préoccupation ancestrale ?*

Pierre-Marie Dioudonnat : Pas le moins du monde ! Je n'ai pas relevé, dans toute mon ascendance, l'ombre d'un porteur de particule. La hiérarchisation de l'ancienne société française était telle qu'en deçà d'un certain niveau, on ne rencontre guère, dans les généalogies, d'alliances avec la noblesse ou avec une bourgeoisie fière d'afficher ses noms de terres – ce qui ne veut pas dire qu'il s'agissait d'une société bloquée ; la noria sociale a toujours fonctionné, mais les évolutions se produisaient en douceur, progressivement. Une anecdote familiale, cependant : il y a dans les papiers laissés par mon grand-père des lettres d'un Institut national héraldique sis à Paris et proposant en 1897 à son père Maurice Legrand, alors avocat à Amiens, le premier qui se soit intéressé à la généalogie familiale, la délivrance d'un brevet d'armoiries sur parchemin, pour la somme de vingt francs payable à la livraison ; mon arrière-grand-père, dubitatif, ne paraît pas y avoir donné suite.

Toujours est-il que, soixante-dix ans plus tard, les grandes batailles idéologiques du XX^e siècle excitaient plus ma curiosité que l'éventuelle survie d'une noblesse que je croyais, comme tout un chacun, engloutie dans le tourbillon révolutionnaire. Un ami moins naïf, ou qui s'était assez frotté au milieu mondain pour s'intéresser à ses codes, me confia pourtant la mise en œuvre d'un projet qu'il avait conçu de cette fréquentation, celui d'un dictionnaire de la fausse noblesse en vue duquel il avait déjà réuni un embryon de documentation. Je me pris facilement au jeu et me chargeai de la réalisation. Il s'agissait au départ de rajeunir sans trop

s'attarder un concept éditorial encore jeune. Mais je fis en sorte de passer, déjà, à un palier supérieur, en élargissant le catalogue à beaucoup de noms sur lesquels des informations existaient, éparses, notamment dans le *Dictionnaire* de Chaix d'Est-Ange, mais n'avaient jamais été résumées et regroupées. Ainsi naquit le *Dictionnaire des vanités* dont deux séries parurent en 1970 et 1972.

L'*Encyclopédie de la fausse noblesse et de la noblesse d'apparence*, dont je ne partage la responsabilité avec personne, franchit encore un degré, puisque les renseignements inédits enrichissent de plus en plus la somme de documentation accumulée au point d'y occuper une place prépondérante et que la double formule du titre traduit mon désir de dépassionner la question : de 1976 à 1997, quatre tomes (en fait séries) seront publiés, auxquels s'ajoutent des rééditions, notamment celles des deux premiers tomes en un volume en 1982 et 1994.

En 2002, le *Simili-Nobiliaire français* représente un nouveau saut, à la fois quantitatif et qualitatif. C'est véritablement un nouveau livre...

Le Lien : *Oui, votre point de vue a changé. La modification du titre le montre...*

Pierre-Marie Dioudonnat : Le *Simili-Nobiliaire français* tend à l'exhaustivité. J'ai, cette fois, presque atteint mon but : réunir et expliquer en un seul volume les noms à particule portés ou demandés, depuis 1900, par des familles françaises n'appartenant pas à la noblesse. Le concept de fausse noblesse a, d'autre part, du plomb dans l'aile et il faut en prendre acte. Il devenait difficile à garder, au XXI^e siècle, comme motif central de mon panorama. Il avait encore toute sa pertinence quand il s'est agi, à l'époque contemporaine, d'endiguer un confusionnisme qui menaçait de couper la noblesse de ses racines historiques et juridiques, et de réduire l'idée nobiliaire à un vague syncrétisme sentimentalo-socialo-patronymique. Il avait alors fallu établir une classification, des catégories, tracer des limites... On dispose de nos jours de catalogues nobiliaires sérieux, imparfaits mais suffisamment fiables. Le problème nom à particule/noblesse se pose donc différemment : ce qui importe aujourd'hui, c'est de pouvoir situer les familles dans la continuité de leur histoire, d'expliquer la formation de leur nom, de déterminer, le cas échéant, l'origine des titres qu'elles portent. C'est de l'histoire, une histoire qui nomme ses acteurs et les étudie aussi bien pour eux-mêmes que dans leurs rapports avec la « grande » histoire – mais peut-on opposer une « grande » et une « petite » histoire ?

Le Lien : *Revenons maintenant à votre parcours, si vous le voulez bien.*

Pierre-Marie Dioudonnat : Bon, les études d'abord : Sciences Po. Je suis arrivé rue Saint-Guillaume en 1962, alors que venait de s'achever la guerre d'Algérie dont nous avons vécu intensément les derniers épisodes, de la seconde à la philo. J'y ai prolongé mon séjour au-delà du diplôme, jusque vers mon service militaire, en 1970, et je m'y suis bien amusé. J'ignore si le démagogue mégalomane qui préside actuellement aux destinées de cette vénérable institution en laisse la possibilité à ses étudiants ! Raoul Girardet, dans ses entretiens avec Pierre Assouline, a bien décrit le Sciences Po des années 1960, son atmosphère, sa liberté – et ce qu'il dit de Jean Touchard correspond très exactement à l'image qui m'est restée de celui-ci. Depuis 1965, Jean Touchard dirigeait ma thèse de doctorat sur *Je suis partout* ; lorsqu'il mourut brutalement, R. Girardet prit naturellement sa succession et c'est lui qui la fit publier par Roland Laudénbach à la Table Ronde. En entrant à Sciences Po, je m'étais cru obligé, comme il se pratiquait alors, d'entamer parallèlement des études de droit : il me paraît rétrospectivement absurde d'avoir mis tant d'années à les abandonner ; l'idée qu'il faut nécessairement achever ce que l'on a commencé peut s'avérer singulièrement stérile. La licence d'histoire obtenue à Nanterre en 1968 me convenait en revanche sans discussion.

J'ai participé en 1970 à la création de la revue *Contrepoint*, libérale aronienne, avec Georges Liébert et Patrick Devedjian. L'aventure de *Contrepoint*, où mon rôle fut mince, a été racontée avec justesse par Michel Winock dans son *Siècle des intellectuels*, même s'il crédite incidemment le *Dictionnaire des vanités* d'un chiffre de ventes qui me semble excessif.

Sedopols est le sigle, peut-être baroque, mais qui me paraissait plus susceptible qu'un autre de s'imprimer dans les mémoires, de la Société d'édition et de documentation politiques et sociales que je lançai avec ma femme en 1975. Nous y collaborâmes à la rédaction d'un gros *Dictionnaire des 10.000 dirigeants politiques français*, demi-succès commercial qui obéra nos finances et que nous vécûmes comme un échec ; nous renonçâmes au projet d'éditions régulières et l'*Encyclopédie de la fausse noblesse* resta, plus de deux décennies, le produit phare de la maison.

Au cours des années 1980, Sedopols s'essaya à surfer sur la vague généalogique : ouverture d'une librairie spécialisée avenue Paul-Doumer, dans les beaux quartiers, alors que rien n'existait à Paris en dehors du VI^e arrondissement, et la même année, en 1983, publication de *La descendance de Pierre le Grand, tsar de Russie*, de Nicolas Enache, qui allait devenir un classique de la généalogie dynastique et bénéficia du soutien du mentor de la généalogie française, Joseph Valynseele. En 1986, c'est François Furet qui allait favoriser l'édition du travail de son élève Christine Favre-Lejeune sur *Les secrétaires du Roi de la grande chancellerie de France*. Au total, le catalogue de Sedopols ne dépassa guère, au moment le plus faste, la vingtaine de titres – mais des titres souvent remarquables : rééditions de livres sur la noblesse, l'histoire des villes, nouveautés sur l'Ancien Régime, l'héraldique.

Édition, librairie, tout reposait sur mes épaules, tandis que me taraudait le regret de devoir laisser de côté mes propres recherches. En 1991 toutefois, Joseph Valynseele me permettait de développer quelques idées qui me tenaient à cœur dans le chapitre sur l'histoire de la généalogie demandé pour le volume qu'il dirigeait chez Larousse, *Généalogie, histoire et pratique*, ouvrage maniable que cette maison serait bien avisée de rééditer. Et en 1993, Sedopols publiait sous forme de dictionnaire biographique la liste des collaborateurs de *Je suis partout* qui n'avait pas été reprise dans la version imprimée de ma thèse.

Le Lien : *Vous renouiez donc avec vos recherches antérieures...*

Pierre-Marie Dioudonnat : Il est vrai qu'à l'exception des divers avatars de l'*Encyclopédie de la fausse noblesse*, je n'avais rien publié personnellement depuis *L'argent nazi à la conquête de la presse française*, édité par Jean Picollec en 1981, qui évoque le trust Hibbelens, cette réunion de journaux dépendant de l'ambassade allemande à Paris, sous l'Occupation ; je persiste à m'enorgueillir d'avoir écrit ce livre qui a, je crois, vraiment apporté du nouveau à la connaissance de cette période.

Alors que la librairie a fermé en 2001 et que mon activité d'édition s'est réduite, ma perspective est aujourd'hui celle d'un retour à des réalisations personnelles. Les projets ne me manquent pas et certains devraient déboucher rapidement, qu'il s'agisse de généalogie, d'onomastique, d'histoire contemporaine, ou de travaux qui s'inscriraient dans une démarche plus originale ; j'ai même une idée qui touche l'histoire antique...

Le Lien : *Vos centres d'intérêt sont variés, sinon disparates. On se plaît à imaginer qu'un fil directeur les relie, que vous avez quelquefois exprimé des choses personnelles, sous le couvert de la froide objectivité...*

Pierre-Marie Dioudonnat : Sans doute ! J'ai tendance à abuser des citations : il arrive que les auteurs auxquels je me réfère soient mes truchements. Je crois qu'il y a une vérité historique, que même si elle s'offre sous des points de vue divers, même si on ne peut y

accéder dans toute sa plénitude, il faut toujours essayer de s'en rapprocher, la serrer au plus près. L'histoire n'est pas malléable à souhait. Elle existe pour l'éternité : ce qui a été sera toujours. L'histoire est donc un combat. Faire de l'histoire, c'est s'acharner en permanence à déchirer le voile qui nous cache la réalité, voile de l'ignorance, des idées reçues, voile des outrances, des simplifications mensongères, de la falsification galopante, et ce dans tous les domaines, biographie, histoire des familles, aussi bien qu'histoire des idées, de la société ou de la vie politique. C'est une histoire dont les sujets sont les hommes, seuls ou en groupes, et non des entités abstraites. Il y a toujours un coin sombre à éclairer, un petit ou un gros mensonge à débusquer, un abus du pouvoir de désinformer à dénoncer.

Mais attention ! Il ne s'agit pas d'adhérer à n'importe quelle ânerie ! Nous vivons une époque folle. Aujourd'hui, chacun s'affirme partisan de la transparence, tout le monde prône le respect absolu de la vie privée, et l'on s'accorde sur la légitimité de ces deux préoccupations. Avec pour conséquence leur dévoiement dans l'absurdité totale. La quête forcenée de la « vérité » débouche sur le lynchage médiatique, dès lors que la rumeur, si monstrueuse soit-elle, se mue par elle-même en fait, et que sa révélation ressort donc à la nécessité morale : le culte de la vérité dégénère en son contraire. Le vrai et le faux étant d'autre part dotés du même poids sur la balance de l'éthique (au nom de quoi les départager, puisque tout système de référence a été aboli au nom du refus de l'autorité ?), et la justice en voie d'instrumentalisation, le risque est grand de voir la « vie privée » élargir démesurément ses bornes et sa protection se muer en véritable censure privée : chacun, pour autant qu'il en ait les moyens matériels, a le droit de croire, et de faire croire, à son mensonge ou à celui de ses ancêtres ; celui qui l'empêche d'en jouir en paix en le révélant doit être condamné. À chacun sa vérité !? Orwell situait son anticipation en 1984 ; vingt ans après, où en sommes-nous ?

Le Lien : *Un dernier mot : croyez-vous qu'on puisse, qu'on doive tout dire, en généalogie et en histoire ?*

Pierre-Marie Dioudonnat : Il faut savoir raison garder. Il y a des barrières légales, il y a des garde-fous moraux, et l'accès aux archives est limité. Mais l'historiographie est encore libre dans notre beau pays ; le danger majeur est de voir s'accroître la tendance aux dérapages dont on a parlé plus haut. Alors il vaut mieux courir le risque d'en dire trop que pas assez – en observant une déontologie rigoureuse : ne rien affirmer qu'on ne puisse prouver, et garder le souci de ne pas blesser.